

MITCH ALBOM

# LA DERNIÈRE LEÇON

Comment un vieil homme face à la mort  
m'a appris le goût de vivre

*Texte français et introduction  
de Marie de Hennezel*

Postface inédite de l'auteur  
traduite de l'anglais  
par Valérie Miguel-Kraak

ROBERT LAFFONT

**Titre original :**  
***TUESDAYS WITH MORRIE***

**Édition originale publiée par :**  
**Bantam Doubleday Dell Publishing Group, Inc., New York**



Pocket, une marque d'Univers Poche, est un éditeur qui s'engage pour la préservation de son environnement et qui utilise du papier fabriqué à partir de bois provenant de forêts gérées de manière responsable.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Mitch Albom, 1997  
© Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1998  
ISBN : 978-2-266-14517-6

*à mon frère Peter,  
l'être le plus courageux  
que je connaisse.*

## Introduction

Comment vivre ? Cette question, l'auteur la pose tout au long de ce livre. Comment vivre autrement qu'en somnambule, ou dans une course angoissée à la poursuite d'objectifs décevants ? Comment vivre plus pleinement ? Comment *apprécier* la vie ? Comment tout simplement être plus heureux dans le monde d'aujourd'hui ?

Journaliste sportif, célèbre aux États-Unis, Mitch Albom vit à cent à l'heure. C'est un homme de son siècle, brillant, efficace, toujours pressé, toujours dans l'action. Sa culture est une culture du progrès, ses valeurs celles du succès. Il a grandi dans un monde où il faut être beau, jeune et riche, où l'argent et le pouvoir sont rois. Il n'y a guère de place pour la créativité, la tendresse, la compassion, ou pour d'autres expériences de la vie qui font appel à la solidarité humaine, comme la dépendance, la vieillesse ou la mort.

Et voilà qu'un soir, alors qu'il zappe d'une chaîne de télévision à l'autre, notre auteur tombe par hasard sur une émission célèbre, l'équivalent sans doute de notre *Bouillon de culture*. On est en train d'interviewer

son ancien professeur de sociologie, un homme qui a marqué sa jeunesse par sa largeur d'esprit et son anti-conformisme.

L'homme a vieilli. Il est atteint d'une maladie incurable qui le paralyse peu à peu. Il sait qu'il va mourir. Il sait qu'il va se dégrader rapidement, perdre son autonomie. Il sait qu'il devra bientôt confier son corps, ses gestes les plus intimes, aux regards et aux mains des autres. Il le craint. Qui ne le craindrait ? Mais il a décidé de faire de sa lente agonie la matière d'un enseignement. C'est qu'il est professeur dans l'âme et qu'il veut le rester jusqu'au bout. « Étudiez-moi dans ma lente et patiente disparition. Observez ce qui m'arrive. Apprenez avec moi ! »

Notre auteur est bouleversé, comme les millions de téléspectateurs qui, ce soir-là, découvrent qu'on peut regarder sa mort en face, et en parler tranquillement, sans honte. N'oublions pas que dans l'Amérique d'aujourd'hui où se déroule l'histoire, la mort reste un sujet tabou, presque sale. On la cache. On en a peur.

Comment ne pas aimer ce vieil homme qui a décidé de tirer le meilleur parti possible du temps qui lui reste à vivre, et qui aime la vie au point d'en accepter toutes les facettes ? Il a de la volonté, certes, et une indéniable force intérieure, mais ne croyez pas qu'il soit un surhomme pour autant. Au contraire, il souffre et pleure et ne s'en cache pas. Son humanité nous touche. Reconnaître sa souffrance, ne pas craindre de l'exprimer devant ses proches est même pour lui une des clés de la vie. Il faut se laisser pénétrer par les émotions, les éprouver, les vivre jusqu'au bout pour pouvoir les dépasser. Une honnêteté qui, loin de vous abattre, vous relève et

vous permet de prendre du recul, avec tendresse, avec humour.

C'est que Morrie, c'est son nom, ose être lui-même. Il n'attache pas d'importance à son apparence physique, ni à son habillement. On le découvre même mangeant salement et riant la bouche pleine. Ce n'est donc pas un séducteur, et pourtant son charme opère indéniablement. Sans doute ce mélange d'authenticité et de tendresse lui attire la sympathie de tous. Un homme aimé, donc, et très entouré des siens, d'amis, de collègues, d'anciens étudiants, et d'une foule d'inconnus attirés par son rayonnement et sa sagesse. Un homme qui sait écouter et qui s'intéresse aux autres.

Morrie doit vivre avec cette contradiction, la douleur de se voir mourir à petit feu mais aussi la conscience « merveilleuse » d'avoir le temps de s'y préparer et de dire au revoir. « Tout le monde n'a pas cette chance ! » dira-t-il.

Convaincu que toute expérience humaine, toute épreuve contient en elle-même la possibilité d'un dépassement, d'un accès à quelque chose de neuf, il va chercher comment « aimer » cette dépendance, contre laquelle il a lutté tant qu'il a pu, mais qu'il lui faut bien accepter maintenant. Il sait qu'il a la liberté de faire de cette lente et insidieuse détérioration une expérience qui ait un sens, et une leçon de vie pour les autres. « Les gens me voient comme un pont. Je ne suis plus aussi vivant qu'avant mais je ne suis pas encore mort. Je suis dans une sorte d'entre-deux. Je me prépare au Grand Voyage et les gens veulent que je leur dise ce qu'il faut emporter. »

Dans la confusion des valeurs et le désordre des prio-

rités qui règnent en cette fin de siècle, l'homme qui va mourir et qui regarde sa mort en face sait ce qui compte et ce qui ne compte plus. S'il en a le temps, s'il le peut, si son entourage surtout l'accompagne dans cette ultime tentative d'accomplissement, il va alors à l'essentiel. Et c'est cela qu'il nous enseigne.

Nous voilà donc invités ici à recevoir ce qui fut l'ultime enseignement d'un homme, à travers la plume d'un de ses étudiants, peut-être de son étudiant préféré. Car si Morrie a besoin d'un témoin — « Je veux quelqu'un pour entendre mon histoire, veux-tu être celui-là ? » — Mitch, lui, a besoin d'un maître, quelqu'un qui l'aide à se poser les questions essentielles, celles qui vous taraudent au seuil de la mort, et auxquelles on aimerait tant avoir réfléchi plus tôt. Mitch aspire à voir clair. Il sent que Morrie, parce qu'il se tient si proche de la mort et qu'il voit nettement ce qui importe dans la vie, est la personne qui peut l'éclairer.

Voilà que tous les souvenirs de sa jeunesse étudiante remontent, pleins de tendresse et d'émotion. À l'époque, Mitch était un jeune homme idéaliste. Il voulait devenir musicien. Il aspirait à cette liberté intérieure qu'il sentait si fort chez son professeur. Il lui faut donc revoir cet homme.

C'est alors que commence, presque à l'insu de l'élève, le dernier cours du professeur. Mitch prend l'avion régulièrement, toujours le mardi. Il enregistre leurs entretiens.

Rien ne le préparait à passer du temps au chevet d'un mourant. Il nous dit ses maladresses, ses reculs intérieurs, ses peurs face aux progrès de la maladie. Et pourtant, il vient, il écoute cet homme qui décline mais qui

le captive par la jeunesse de son esprit, par son ouverture, sa sagesse, son humour. Il avoue même se sentir mieux, plus apaisé, plus proche de lui-même, chaque fois qu'il est auprès de Morrie. « Il semble que j'entre doucement dans un autre temps. » Et puis il change, et s'en étonne. Il s'ouvre, il s'humanise. Parfois, il lui faut aider Morrie à s'installer dans son fauteuil. Ce sont des moments de proximité physique qui l'émeuvent d'une manière indescriptible. Il sent l'extrême vulnérabilité de cet homme qu'il admire et qui gît sans forces dans ses bras, la mort tapie à l'intérieur de lui. Mitch est un grand pudique. S'il est attiré par la transparence affective de son vieux professeur, il n'est pas prêt pour autant à dévoiler ses propres émotions. On le sent lutter contre elles tout au long de ses visites, jusqu'à la dernière, où laissant enfin venir les larmes, il offre à Morrie son ultime victoire, celle d'avoir réussi à le faire pleurer.

Tandis que le vieil homme s'enfonce doucement dans la mort, enseignant la vie avec des mots de tous les jours, simples et vrais, nous nous demandons si nous n'avons pas changé nous aussi au fil de notre lecture.

Peut-être, avec lui, voyons-nous autrement ces choses qui nous font si peur.

La vieillesse, par exemple, que Morrie nous invite à prendre à *bras-le-corps*, car vieillir, ce n'est pas seulement se détériorer, c'est croître. Quand on a trouvé un sens à sa vie, nous dit-il, quand on a vécu intensément chaque étape, on n'a pas envie de revenir en arrière. On veut aller de l'avant. Quand on passe son temps à se battre contre la vieillesse, on finit toujours par être malheureux, puisqu'elle arrive de toute façon!



C'est dit si simplement, cette acceptation des choses telles qu'elles sont.

Et la dépendance, sans doute le pire des maux dans un monde qui valorise la maîtrise et le contrôle ? Comment la supporter ? Morrie va plus loin, comment *l'aimer* ? Peut-être en retrouvant, comme il le fait lui-même, le plaisir que tout enfant a éprouvé, lorsqu'il était porté, bercé, caressé par sa mère ? En retrouvant ce temps ancien où l'on aimait que l'on s'occupe entièrement de nous, et que nous n'avons jamais tout à fait oublié.

La mort, enfin, nous paraîtra peut-être plus humaine, à travers les yeux du vieux professeur, qui nous dit que lorsqu'on est en paix avec sa vie, lorsqu'on a misé sur l'amour, ce n'est pas une affaire de mourir !

« Tant que nous pouvons aimer et nous souvenir de ce sentiment d'amour, nous pouvons mourir sans vraiment nous en aller. L'amour que l'on a créé est là. Les souvenirs sont là. On continue à vivre dans le cœur de ceux que l'on a touchés et nourris de son vivant. La mort met fin à la vie, mais pas à une relation. »

Alors, comment vivre ? Lorsque Mitch lui demande ce qu'il ferait, si la santé lui était rendue pour vingt-quatre heures, Morrie répond qu'il ne ferait rien d'extraordinaire. Seulement goûter, apprécier, le plus consciemment possible, les joies simples, banales, quotidiennes, comme de se promener, de contempler la nature, de sortir au restaurant avec des amis, et de danser.

MARIE DE HENNEZEL

## Le cours

Son dernier cours, mon vieux professeur l'a donné chez lui, près d'une fenêtre de son bureau, où il pouvait voir un petit hibiscus perdre ses fleurs roses.

Le cours avait lieu une fois par semaine, le mardi. Il commençait après le petit déjeuner, portait sur le sens de la vie et s'inspirait, bien entendu, de l'expérience.

On n'était pas noté, mais il y avait des interrogations orales chaque semaine. Il fallait répondre aux questions, et savoir poser les siennes. On vous demandait aussi d'effectuer de temps à autre des tâches physiques, comme de soulever la tête du professeur dans une position confortable sur l'oreiller ou de placer ses lunettes sur l'arête de son nez. On était particulièrement apprécié si on l'embrassait en partant.

Aucune lecture n'était obligatoire, et pourtant bien des thèmes ont été abordés, notamment l'amour, le travail, les autres, la famille, la vieillesse, le pardon et enfin la mort. Le dernier cours a été bref, quelques mots à peine.

À la place de la cérémonie de fin d'études, il y a eu des funérailles.

Et en guise d'examen final, il a fallu écrire un long devoir sur ce que l'on avait appris. C'est ce texte que l'on trouvera ici.

Un seul étudiant assistait à ce cours. Cet étudiant, c'était moi.

*Nous sommes à la fin du printemps 1979, dans la chaleur moite d'un samedi après-midi. Nous sommes des centaines assis côte à côte, sur des chaises en bois pliantes alignées sur la grande pelouse du campus. Nous portons des toges en Nylon bleues, et nous écoutons avec impatience de longs discours. Une fois la cérémonie terminée, nous jetons nos toques en l'air. Nous voilà officiellement diplômés de l'université Brandeis, à Waltham, Massachusetts. Pour bon nombre d'entre nous, un rideau vient de tomber sur notre enfance.*

*Ensuite, je repère Morrie Schwarz, mon professeur préféré, et je le présente à mes parents. C'est un petit homme qui marche à petits pas, comme si un vent fort pouvait, à tout moment, l'emporter dans les nuages. Dans sa toge de cérémonie, il tient à la fois du prophète biblique et de l'elfe de Noël. Il a des yeux bleu-vert qui pétillent, des cheveux argentés qui tombent en fines mèches sur son front, de grandes oreilles, un nez triangulaire, et des sourcils grisonnants et touffus. Ses dents sont de travers, et celles du bas inclinées vers l'arrière, comme si un jour quelqu'un les avait enfoncées d'un*

*coup de poing. Pourtant, quand il sourit, on dirait qu'on vient de lui raconter la première blague du monde.*

*À mes parents, il dit que je n'ai manqué aucun de ses cours. « Vous avez là un garçon pas comme les autres ! » Gêné, je regarde mes pieds. Avant de nous séparer, je tends un cadeau à mon professeur, une serviette en cuir avec ses initiales. Je l'ai achetée la veille dans un centre commercial. Je ne veux pas oublier Morrie. Mais sans doute aussi je ne veux pas que lui m'oublie.*

*Mitch, tu fais partie des bons ! me dit-il en admirant la serviette. Puis il me serre dans ses bras, que je sens, maigres, autour de mon dos. Je suis plus grand que lui, et quand il me tient contre lui, je me sens bizarre, plus vieux, comme si c'était moi le parent et lui l'enfant.*

*Il me demande si je lui donnerai de mes nouvelles, et sans hésitation je lui dis « Bien sûr ».*

*Il recule et je vois qu'il a les larmes aux yeux.*

## Le sujet

Sa condamnation à mort tombe l'été 1994, mais quand on regarde en arrière, on s'aperçoit que Morrie sait bien avant cette date que quelque chose de grave va lui arriver. En fait, il le sait depuis le jour où il a arrêté de danser.

Il a toujours aimé danser, mon vieux professeur ! Peu importe la musique, d'ailleurs. Rock and roll, orchestre, blues, il aime tout. Les yeux fermés, un sourire d'extase aux lèvres, il commence à bouger à son propre rythme. Ce n'est pas toujours beau. Il faut dire qu'il ne se préoccupe pas de trouver un partenaire. Il danse seul.

C'est dans cette église d'Harvard Square où l'on pratique ce qu'on appelle « la danse libre » qu'il se rend tous les mercredis soir. Il y a des lumières clignotantes et des haut-parleurs tonitruants, et Morrie se promène au milieu d'une foule d'étudiants, avec un T-shirt blanc, un pantalon de coton noir, et une serviette autour du cou. Quelle que soit la musique, il danse. Ainsi il danse le lindy\* sur la musique de Jimi Hendrix. Il tournoie, se

\* Danse populaire des années 30 aux États-Unis. (N.d.T.)

tord dans tous les sens, bouge ses bras tel un chef d'orchestre sous amphétamines, jusqu'à ce que la sueur dégouline le long de son dos. Personne, là, ne sait qu'il est un éminent docteur en sociologie ayant exercé des années comme professeur d'université et écrit plusieurs livres qui font autorité. C'est juste un vieux cinglé, pense-t-on.

Un jour, il apporte une cassette de tango et demande qu'on la passe. Puis il prend possession de la piste, dans un va-et-vient effréné. On dirait un *latin lover* au comble de l'excitation. Quand il a fini, tout le monde applaudit. Cet instant-là restera sans doute éternel.

Mais ensuite, il arrête de danser.

Puis, vers la soixantaine, il commence à avoir des crises d'asthme. Il a du mal à respirer. Un jour, alors qu'il se promène le long de la rivière Charles, une bourrasque de vent froid lui coupe le souffle. Il faut l'hospitaliser d'urgence et lui faire une injection d'adrénaline.

Quelques années plus tard, il a des difficultés à marcher. Au cours d'une fête pour l'anniversaire d'un ami, il trébuche sans raison. Un autre soir, il dégringole un escalier dans un théâtre, à la consternation générale.

« Donnez-lui de l'air », crie quelqu'un.

Comme il a déjà soixante-dix ans à cette époque, on chuchote « c'est l'âge », et on l'aide à se remettre debout. Mais Morrie, qui a toujours senti mieux que les autres ce qui se passe à l'intérieur de son corps, sait que quelque chose ne va pas. Ce n'est pas seulement l'âge. Il y a cette lassitude permanente, cette difficulté à dormir. Il rêve qu'il est en train de mourir.

Il consulte des médecins. Un tas de médecins. On examine son sang. On analyse ses urines. On lui met une

sonde dans le derrière pour regarder à l'intérieur de ses intestins. Finalement, comme on ne trouve rien, un médecin prescrit une biopsie musculaire et on lui retire un petit bout de mollet. Le compte rendu du laboratoire suggère un problème neurologique. On fait passer à Morrie une autre série d'examens. Pour l'un d'entre eux, on le fait asseoir sur un siège spécial — une chaise électrique, en somme, puisqu'on lui envoie du courant et qu'on étudie ses réactions neurologiques.

« Il faut faire d'autres examens », disent les médecins, au vu des résultats.

« Pourquoi ? demande Morrie. Qu'y a-t-il ?

— Nous ne savons pas. Vos temps de réaction sont lents. »

Ses temps de réaction sont lents. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Finalement, par une journée chaude et humide du mois d'août 1994, Morrie et sa femme, Charlotte, se rendent chez le neurologue. Il les fait s'asseoir avant de leur communiquer le diagnostic : Morrie a une sclérose latérale amyotrophique (SLA), la maladie de Charcot, une atteinte brutale, impitoyable, du système neuromusculaire.

Il n'y a pas de traitement.

« Comment l'ai-je attrapée ? » demande Morrie.

On n'en sait rien.

« Est-ce qu'on en meurt ? »

Oui.

« Alors, je vais mourir ? »

Oui, dit le médecin. Je suis désolé.

Il reste presque deux heures avec Morrie et Charlotte, répondant patiemment à leurs questions. Avant qu'ils ne



partent, il leur donne quelques informations sur la SLA, des petits prospectus. On dirait qu'ils sont en train d'ouvrir un compte en banque. Dehors, il y a du soleil et les gens vaquent à leurs occupations. Une femme court pour mettre de l'argent dans un parcmètre. Une autre transporte ses courses. Charlotte est traversée de mille pensées : *Combien de temps nous reste-t-il ? Comment allons-nous faire ? Comment paierons-nous les factures ?*

Pendant ce temps, mon vieux professeur est sidéré par la normalité des choses autour de lui. *Le monde ne devrait-il pas s'arrêter ? Ne savent-ils pas ce qui m'arrive ?*

Non, le monde ne s'est pas arrêté, il ne s'est aperçu de rien. En ouvrant faiblement la porte de sa voiture, Morrie a l'impression de tomber dans un trou.

*Bon, et maintenant ?* se demande-t-il.

Tandis que mon vieux professeur cherche les réponses à ses questions, la maladie s'empare de lui, jour après jour, semaine après semaine. Un matin, il sort la voiture du garage et il a toutes les peines du monde à freiner. Cela met fin à toute velléité de conduire.

Comme il n'arrête pas de trébucher, il achète une canne. Finie, la marche les mains libres !

Il fait régulièrement de la natation. Il a constaté qu'il ne peut plus se déshabiller tout seul. Aussi fait-il appel pour la première fois de sa vie à une aide à domicile en la personne d'un étudiant en théologie du nom de Tony, qui l'aide à entrer et sortir du bassin, à enfiler et à retirer son maillot de bain. Dans les vestiaires, les autres

nageurs font semblant de ne pas voir. Comme de toute façon ils regardent, c'en est fini de son intimité.

À l'automne 1994, Morrie monte dans les collines du campus pour donner son cours. Il pourrait s'en dispenser, bien sûr ! L'université comprendrait ! Pourquoi souffrir en face de tout ce monde ? Restez chez vous. Mettez vos affaires en ordre. Mais l'idée de démissionner ne lui vient pas à l'esprit.

Au lieu de cela, Morrie entre en chancelant dans la salle de classe, qui a été la sienne pendant plus de trente ans. À cause de sa canne, il met un certain temps avant d'atteindre sa chaire. Il s'assoit enfin, enlève ses lunettes, et regarde les jeunes visages qui se tendent vers lui en silence.

« Mes amis, je pense que vous êtes tous ici pour le cours de psychologie sociale. J'enseigne cette matière depuis vingt ans, et c'est la première fois que je puis dire que vous prenez un risque en suivant ce cours, car je suis atteint d'une maladie mortelle. Il se peut que je ne finisse pas le semestre.

« Si cela vous pose un problème, et que vous souhaitez quitter le cours, je comprendrai. »

Il sourit.

C'est la fin de son secret.

La SLA, c'est comme une bougie allumée : elle consume les nerfs et laisse le corps comme un tas de cire fondue. Cela commence souvent par les jambes et cela progresse vers le haut. On perd le contrôle des muscles des cuisses, et on ne peut plus se tenir debout. On perd le contrôle des muscles du buste, et on ne peut plus se

tenir assis. Avant la fin, si l'on est toujours en vie, on respire à travers un tube, par un trou dans la gorge. L'âme, parfaitement éveillée, est emprisonnée à l'intérieur d'une coque molle, et l'on a tout juste la capacité de cligner de l'œil ou de claquer la langue, comme dans un film de science-fiction, l'homme pétrifié à l'intérieur de sa propre chair ! Tout cela ne prend pas plus de cinq ans, à partir du moment où la maladie se déclare.

Les médecins de Morrie lui donnent deux ans à vivre. Morrie sait que ce sera moins.

Le jour où il sort du cabinet du médecin, avec cette épée suspendue au-dessus de la tête, mon vieux professeur commence à mûrir une grave décision. *Vais-je me laisser mourir, ou vais-je tirer le meilleur parti possible du temps qu'il me reste à vivre ?* se demande-t-il.

Non, il ne se laissera pas déprimer. Il n'aura pas honte de mourir.

Au contraire, il va faire de la mort son ultime projet, la placer au centre de sa vie. Puisque tout le monde doit mourir, son expérience pourrait être précieuse, n'est-ce pas ? Il pourrait servir la recherche. Être une sorte de livre humain. *Étudiez-moi dans ma lente et patiente disparition ! Observez ce qui m'arrive ! Apprenez avec moi !*

Morrie va traverser l'ultime pont entre la vie et la mort, et raconter le voyage.

Le semestre de la rentrée passe à toute allure. Le nombre des pilules à ingurgiter augmente. Les soins finissent par devenir routiniers. Les infirmières viennent

chez Morrie pour faire travailler les muscles de ses jambes flageolantes, les pliant d'avant en arrière, comme si elles pompaient l'eau d'un puits. Des kinésithérapeutes viennent le masser une fois par semaine pour soulager la raideur lourde qu'il éprouve constamment. Il consulte des maîtres de méditation, apprend à fermer les yeux, à ralentir le flux de ses pensées jusqu'à n'être plus conscient que d'une seule chose, son souffle, inspirant, expirant à l'infini. Un jour, tandis qu'il marche avec sa canne, il trébuche sur le bord du trottoir et s'étale au milieu de la rue. La canne est remplacée par un déambulateur. Comme son corps devient de plus en plus faible, et qu'il s'épuise dans les allées et venues à la salle de bains, Morrie se met à uriner dans un grand vase. Il est obligé de se soutenir lui-même, ce qui signifie que quelqu'un doit tenir le vase, pendant que Morrie le remplit.

La plupart d'entre nous serions gênés par tout cela, surtout à l'âge de Morrie. Mais lui n'est pas comme la plupart d'entre nous. Quand ses collègues les plus proches viennent le voir, il leur dit : « J'ai besoin de faire pipi. Cela vous dérangerait-il de m'aider ? »

Souvent, à leur grande surprise, ils sont d'accord pour le faire.

De fait, il reçoit un flot de plus en plus important de visiteurs. Il anime des groupes de discussion sur la question du mourir, ce qu'elle signifie, comment les sociétés en ont toujours eu peur, sans toujours parvenir à la comprendre. À ses amis, il dit que la meilleure façon de l'aider, ce n'est pas de lui exprimer des bons sentiments, mais de lui rendre visite, de lui téléphoner, de partager

avec lui leurs problèmes, comme ils l'ont toujours fait, car Morrie a toujours su écouter à merveille.

Malgré tout ce qui lui arrive, sa voix est restée ferme et son esprit vibre de mille pensées. Il a l'intention de prouver que le mot « mourir » n'est pas synonyme de « devenir inutile ».

On passe les fêtes du Nouvel An. Bien qu'il n'en dise rien, Morrie sait que ce sera la dernière année de sa vie. Il se déplace maintenant en fauteuil roulant, et il lutte contre le temps pour arriver à dire tout ce qu'il veut dire aux gens qu'il aime. Quand un de ses collègues meurt brutalement d'un infarctus, Morrie se rend à ses obsèques. Il rentre chez lui déprimé.

« Quel gâchis ! dit-il. Tous ces gens qui ont dit des choses merveilleuses, et lui ne pourra jamais les entendre ! »

Morrie a une meilleure idée. Il donne quelques coups de fil, choisit une date. Et par un froid dimanche après-midi, un petit groupe d'amis et de proches viennent célébrer avec lui des « funérailles vivantes ». Chacun parle et rend hommage à mon vieux professeur. Quelques-uns pleurent. D'autres rient. Une femme lit un poème :

*Cher et tendre cousin...  
Ton cœur est sans âge  
Tu traverses les strates du temps  
tendre et fort, comme un séquoia...*

Morrie pleure et rit avec eux. Et toutes ces choses que nous éprouvons dans notre cœur mais que nous ne disons jamais à ceux que nous aimons, Morrie les

exprime ce jour-là. Ces « funérailles vivantes » sont un succès retentissant.

Seulement Morrie n'est pas encore mort.

En fait, la partie la plus insolite de sa vie ne fait que commencer.